

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aleksander GLOWACKI

(Boleslaw Prus)

Une méprise, partie I

Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 148-152

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une méprise

Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.

I.

La maison de ma mère était située à l'entrée de la petite ville, à la rue de ceinture. Le long de cette rue s'étendaient le verger et le jardin ; derrière la maison, nos terres, entre la rue de la Poste et le chemin transversal. Du galetas, où se trouvait la chambre de mon frère, on voyait, d'un côté, l'église, le marché, les petites boutiques juives et la chapelle de St-Jean ; de l'autre, nos champs, plus loin, d'épais buissons, enfin, une *chaumière isolée* dont les gens ne parlaient qu'avec mépris ou en la chargeant de malédictions.

J'avais, alors, sept ans. Ma mère, qui m'élevait auprès d'elle, était grande et forte. Je me rappelle sa figure rouge et énergique, son cafetan serré d'une ceinture de cuir et ses grosses bottes qu'on entendait résonner dans toute la maison. Elle donnait ses ordres en peu de mots, à haute voix ; elle travaillait elle-même du matin au soir. A la pointe du jour, elle était à la ferme visitant les vaches, les chevaux, les poules, s'assurant si on leur avait donné à manger. Après le déjeuner, elle allait aux champs s'arrêtant çà et là chez des malades (il n'en manquait jamais dans la petite ville). En rentrant à la maison, elle trouvait toujours beaucoup de personnes venues pour affaires : l'une voulait acheter un veau, une autre, emprunter du blé ou de l'argent ; celle-ci demandait des conseils pour élever son enfant, celle-là offrait du lin à vendre. On tournait autour de maman comme des pigeons autour de la fermière dans la basse-cour, les uns, demandant, les autres, remerciant. Elle était connue dans toute la contrée ; elle venait en aide

à tous, et tous — jusqu'au curé et au bourgmestre — prenaient conseil auprès d'elle. Elle parlait avec eux en tricotant son bas et après, comme si de rien n'était, courait traire les vaches. Le soir, elle cousait du linge ou raccommodait mes vêtements. Quand c'était nécessaire, elle savait aussi atteler les chevaux au char et même couper du bois. La nuit, quand les chiens aboyaient bien fort, elle sautait de son lit et, à peine vêtue de sa grosse robe de chambre, elle faisait la ronde autour de la ferme. Une fois, elle épouvanta un voleur. Les paysans, les messieurs, les enfants, les malades, les animaux, les arbres, elle s'intéressait à tout. Il n'y avait que la chaumière située au bout de nos champs dont elle ne parlait jamais.

Mon père était mort depuis quelques années ; je me rappelle seulement que, tous les jours, je priais Dieu pour le repos de son âme. Une fois que j'avais très sommeil et que je m'étais couché sans faire ma prière, l'âme de mon père m'apparut sur le mur ; elle était très blanche, semblable à la pierre des anciens fers à repasser. J'en fus épouvanté et je passai le reste de la nuit, la tête sous la couverture. Le lendemain on me dit que c'était le reflet de la lune que j'avais aperçu sur le mur. Cependant, depuis lors, je n'oubliais jamais de prier pour mon père. J'avais aussi un frère plus âgé que moi de quelques années. Je n'ai, de lui, qu'un bien pâle souvenir, car je ne le vis que deux ou trois fois dans ma vie. Je sais seulement qu'il portait un uniforme noir avec des boutons dorés et qu'il étudiait pour être docteur. Souvent, par curiosité, je montais sous les combles pour voir, au moins de loin, la ville où étudiait mon frère et où maman se rendait plusieurs fois par an : et devant moi, dans le lointain, je voyais la chaumière affaissée des solitaires.

Quelquefois le soleil éclairait ses petites fenêtres ; alors je m'imaginai voir la tête d'un gros chat qui me regardait comme s'il voulait se jeter sur moi. J'étais épouvanté et je me cachais derrière la cheminée en me demandant : « Qui

demeure dans cette cabane ? N'y aurait-il pas une sorcière qui change les hommes en animaux ? Les jours passaient très vite : à peine levé, il fallait déjà se coucher ; à peine couché, de nouveau se lever. Chaque jour, je voulais faire quelque chose : le soir venu, je constatais que je n'avais rien fait. Le temps s'enfuyait comme ces chars qui courent vers la ville. Je pouvais dire que toute mon enfance s'est écoulée comme en un seul jour.

Il faisait encore sombre dans la chambre, quand ma vieille bonne entra avec une brassée de bois, la posait doucement sur le plancher, ensuite dans la cheminée, une bûche après l'autre. Ma mère était déjà assise dans son lit, murmurant ses prières : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces...

— Quel temps fait-il, Lukasrowa ?

— Assez beau, répondait la bonne.

... Le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie...

— Et Valek est-il déjà parti ?

— Il doit être au delà de l'enclos.

En un clin d'œil, ma mère était habillée et, après avoir pris un trousseau de clefs, sortait de l'alcôve. De la cheminée, des rayons rouges tombaient sur le plancher, le bois craquait et, derrière les fenêtres gazouillaient des essaims d'oiseaux. Je regardais Lukaszowa à genoux devant la cheminée. La vieille femme ressemblait à un hibou avec son bonnet à falbalas ; elle tournait vers moi sa figure parcheminée, ses yeux ronds et en souriant me criait : « Tu veux déjà faire des folies !... » Je feignais de dormir, puis tout d'un coup, dans un élan de joie, sans cause, je sautais de mon lit et, d'un bond, j'étais juché sur les épaules de la bonne vieille. « Ah ! quel tourment que ce garçon », criait-elle, en essayant de me faire descendre.

Rentre au lit, car tu prendras froid. Mon petit Antoine, je te dis : va vite, sinon je me fâcherai et j'appellerai madame.

Sur cette menace, j'obéissais. Un peu après elle m'habillait, au prix de quels efforts ! car je l'agaçais de mille espiègleries. Parfois, impatientée, elle menaçait de me porter chez le vieux de la chaumière.

— Il te domptera bien, lui.

— Qu'est-ce qu'il peut bien me faire!

— Attends, il en a perdu bien d'autres. Dieu te préserve.

— De ce vieux ?

— Oui.

— Celui qui demeure dans la cabane, derrière nos champs ?

— Sans doute.

— Il demeure seul ?

— Qui voudrait demeurer avec lui ? Les voleurs même fuient ce drôle.

— Qu'est-il donc ?

— Le démon le sait... UN espion et voilà... Fi!

Elle me faisait dire ma prière ; mais tout le temps, je pensais à cet homme plus méchant que les voleurs. J'allais, après, au garde-manger, baiser les mains de ma mère. En attendant, Lukaszowa m'apportait un bon pain de seigle et une assiettée de soupe au gruau d'avoine. Je mangeais à la hâte, j'allais à la cour fabriquer un fusil avec des lattes. Pendant que je cherchais du bois ou que j'aiguais mon couteau, je regardais la route. Bientôt, trop tôt, se dessinait, à l'horizon, la silhouette de M. Dobrzanski. « Déjà onze heures ! est-ce possible ? pensais-je chaque jour, impatienté. Une fois même cette figure m'exaspéra si fort que j'allai me cacher derrière les écuries. Mais, à peine eus-je repris haleine que j'entendis la voix de Lukaszowa qui m'appela à grands cris : « Antoine !... Antoine !... Monsieur l'instituteur est arrivé. »

— Je n'irai pas, dis-je en tirant la langue à l'adresse du maître. Au même instant, j'entendis ma mère : « Antoine ! à l'étude... » Mon Dieu, comme j'étais de mauvaise

humeur en ce moment. Mais, que faire ? Je sortis de derrière les écuries, traînant les pieds, souhaitant que ce chemin fut long d'un verste au moins. Je regardais par la fenêtre de la salle à manger, espérant que M. D. avait perdu patience. Hélas... il est assis auprès de la table comme un épouvantail, en redingote grise, les cheveux hérissés, le cou long comme un manche de fouet et emprisonné dans un col qui lui monte jusqu'aux tempes. Il a déjà mis ses lunettes sur le bout du nez. A droite, sur la table, son mouchoir rouge, à gauche, sa tabatière brune. « Mon Dieu, qu'il n'y aie pas un moyen de lui échapper ! Ce fléau s'abat sur moi chaque matin et chaque après-midi ; aussi, ne puis-je rien faire de tout ce que je rêve... » J'entrai dans la chambre et, ayant baisé négligemment la main de M. D., je pris, lentement, un à un, les livres et les cahiers dans le tiroir. Je m'assis pour la leçon : la corvée fut plus dure que de coutume.

(A suivre.)